

## Humanités globales--mode d' emploi

[colloque « Les humanités pour quoi faire ? Enjeux et propositions ».  
Université Toulouse II-Le Mirail, 27 mai 2010]

D'aucuns disent que les Humanités sont menacées, et il y a du vrai dans cette affirmation. La perte d'un « canon » constitué d'œuvres classiques reconnues de tous, la disparition d'un programme de base en Humanités dans les grandes universités, la dépréciation des Humanités au profit de ce qui semble être la vérité supérieure des sciences sociales, biologiques et physiques, la lenteur et l'immensité du champ des Humanités face à la rapidité séductrice et au potentiel sans bavure des nouvelles technologies-- tout ceci laisse penser que les Humanités sont en quelque sorte moins réelles, moins tangibles ou utiles que d'autres manières d'être, d'agir ou de créer dans le monde. Mais ce n'est rien à côté du refus des humanistes à définir et à défendre ce qu'ils accomplissent lorsqu'ils enseignent, lisent et écrivent sur la littérature, l'histoire, la philosophie, la religion et les arts.

Il fut une époque, bien sûr, où il n'était nul besoin de défendre les Humanités, disons l'époque entre l'Age des Lumières du XVIIIe siècle et la période après la seconde guerre mondiale.

Mais nous vivons l'érosion progressive de la foi des Lumières en l'utilité de la connaissance ou en la connaissance pour elle-même. Dans l'Allemagne et la France d'avant-guerre, personne n'avait à expliquer le pourquoi d'une éducation au « Gymnasium » ou au lycée, éducation qui comprenait l'étude des classiques de la littérature, de l'histoire et de la philosophie en grec ou en latin ; et personne, jusqu'en 1968 environ, n'avait à justifier l'intérêt de ce genre d'études en français ou en anglais. Les études humanistes faisant partie intégrante de la formation et de l'ambition en ce bas monde.

Qu'est-ce qui a changé ? Où s'en est allée la croyance en la valeur intrinsèque des Humanités ?

Tout d'abord, que ce soit clair, en maints endroits rien n'a changé. Le travail dans les Humanités s'est poursuivi comme à l'accoutumée, bien que l'idée même de constance, de persévérance, ait sapé leur dynamisme dans un monde qui accorde de plus en plus de valeur à la nouveauté. Les étudiants ont continué à s'inscrire en sciences humaines comme ils l'ont toujours fait, mais en plus petits nombres. Divers modes de compréhension tels que l'étude approfondie de la poésie, l'histoire d'une forme musicale ou d'une tradition artistique se portent bien partout dans le monde où on étudie les sciences humaines.

La mondialisation de l'économie explique en grande partie la dépréciation des études humanistes dans un monde où étudiants et parents se conduisent désormais en consommateurs sur le marché des études. En outre, la naissance de la biologie moléculaire, de la génétique et de l'informatique a déplacé une partie de l'engouement intellectuel jadis réservé aux Humanités. Etant donné que les premières (biologie, génétique et informatique) sont des domaines en rapide expansion et que les secondes (Humanités/sciences humaines) sont par définition ancrées dans l'histoire, les études humanistes apparaissent largement comme un choix entre le passé et le futur.

Même si le nouveau domaine florissant des études cinématographiques, de la communication et des médias aborde un passé plus récent et s'interroge sur l'avenir, la plupart des technologies contemporaines--ordinateur, téléphone portable, courrier électronique et SMS--ont mis à mal les Humanités. Ce qu'on considérait autrefois comme des connaissances est maintenant de l'information ; ce qui les distingue, c'est la sagesse et le jugement moral que suppose la connaissance, par opposition à

l'immédiateté qui caractérise l'information. Mais la différence tient aussi à la vitesse. Pour beaucoup d'étudiants, une visite à la bibliothèque prend trop de temps, alors que l'information est accessible sur un ordinateur portable ou sur un assistant numérique personnel (PDA). La lecture elle-même paraît rébarbative lorsqu'on peut trouver ce dont on a besoin dans des bribes de conversations orales ou sur Internet ou dans les résumés de Wikipedia.

Ce sont quelques-unes des multiples raisons pour lesquelles les Humanités ont perdu de leur attrait ces dernières années. Et elles font partie d'un courant plus vaste que personne ne peut contenir, surtout pas les humanistes qui constatent les hauts et les bas des arts à travers l'histoire occidentale--au Ve siècle avant J-C, essor de la cité-Etat en Grèce, repli dans la Rome des IV et Ve siècles lors des invasions du Nord, brève résurgence à la fin du VIIIe à la cour des Carolingiens, déclin jusqu'au réveil du XIIe, ensuite ascension régulière de la Renaissance du XVIe à l'Age des Lumières, pour aboutir au développement des disciplines humanistes dans les universités du milieu à la fin du XIXe siècle.

Le mot « université », dérivé du latin « universitas », qui signifie « totalité », « ensemble », « monde entier », « univers », désignait jadis le lieu et le vecteur du transfert d'une culture et d'un savoir communs à partir desquels se bâtissait la connaissance humaniste, elle-même reposant sur l'expérience humaine collective qui imprégnait les ouvrages classiques d'un « canon » partagé par tout le monde. Bien que pendant longtemps les femmes, ainsi que de nombreux groupes ethniques et religieux, en furent exclus, ceux qui y figuraient étaient censés appartenir à une communauté unique. Depuis la deuxième guerre mondiale cette communauté s'étend, à juste titre, mais cela n'a pas engendré pour autant de ralliement autour d'un objectif commun en harmonie avec une démographie universitaire de plus en plus diverse, voire mondiale.

Que faut-il faire ?

Il faut ni plus ni moins que, dans le cadre d'une université mondiale et diverse, les Humanités reviennent à leurs projets initiaux, à leurs forces originelles et originales, et à leur dessein premier, tout en s'ouvrant pour embrasser la culture et l'histoire de ceux qui font maintenant partie de la communauté universitaire élargie. Il faut qu'elles définissent et défendent les atouts et les idéaux qui les plaçaient autrefois au centre du cursus universitaire et qui sont toujours valides, malgré la fragmentation qui s'est produite dans la deuxième partie du siècle dernier.

Qu'est-ce que les Humanités ont à offrir ?

Elles doivent initier à ce que la fin de l'Antiquité et le Moyen Age dénommaient « les arts du langage », c'est-à-dire la grammaire, la rhétorique et la logique, essentiels à la compréhension de textes ; elles doivent initier à l'art du raisonnement qui permet d'établir des distinctions et de formuler des idées avec concision, et elles doivent initier aux divers modes d'expression nécessaires à l'articulation et à la communication d'idées nouvelles, dans quelque domaine que ce soit. Le langage n'est pas un médium transparent à travers lequel la pensée circule sans entrave. C'est l'essence de la pensée et la condition sine qua non pour que les idées, bonnes ou mauvaises, se transforment en actions.

Qui plus est, les Humanités proposent une vision de ce qui est commun à l'espèce humaine. Si l'histoire récente témoigne d'une certaine indifférence à l'égard de cet héritage collectif, les Humanités offrent la possibilité de saisir ce qui est commun à l'expérience humaine. Sur le modèle de la littérature comparée, j'envisage des « Humanités communes ». La littérature comparée s'était fixé pour but de transcender les particularités d'une expérience et d'une langue nationales afin de toucher à l'essence de l'expression littéraire. Nous devons édifier un socle commun d'Humanités à partir de toutes les disciplines académiques sous leur forme actuelle, en s'appuyant sur ce qui unit ces activités humaines quasiment universelles, comme de faire les images, de faire de la musique, de spéculer sur les choses qui dépassent le monde quotidien des objets et des événements, ou encore comme le fait de se souvenir du passé et de raconter des histoires. J'imagine un pôle d'Humanités communes s'inspirant du modèle républicain français de souveraineté dans lequel tout ce qui est spécifique reste dans les départements traditionnels et ce qui est propriété de tous fait l'objet d'un débat de grande ampleur, débat nourri par des éléments partagés, issus de diverses disciplines, plutôt que par la transversalité ou l'interdisciplinarité. En fait, c'est de cette façon que nombre de chercheurs travaillent depuis longtemps. Autrement dit, au-delà des contraintes de leur formation conventionnelle, ils ont posé des questions qui ont une résonance humaine universelle en puisant aux meilleures sources et en s'inspirant des modes de raisonnement les plus judicieux et les plus efficaces dont ils disposent.

Dans ce champ d'études intitulé « Humanités communes », un angle d'attaque identique permettrait de se déplacer à l'intérieur d'une culture, en mêlant l'étude d'ouvrages moins connus et celle d'ouvrages canoniques, pour attirer les « études culturelles/cultural studies » au sein d'un programme d'Humanités

traditionnel. En partant de ce nouveau concept d'Humanités communes, on pourrait étudier un problème, un ouvrage ou une personne et se concentrer sur les récurrences liées à la création humaine et sur les valeurs partagées par les hommes ; on pourrait traiter de questions transculturelles comme l'origine des genres poétiques, les formes visuelles ou musicales--à l'est et à l'ouest, au nord et au sud-- à la recherche des grands tropes de l'histoire et du cœur humain ; on pourrait examiner une question à la croisée de plusieurs disciplines, comme la relation entre l'image et le texte, entre la littérature et le droit, entre la représentation théâtrale et les institutions politiques, ces sujets étant déjà bien implantés dans le champ des Humanités communes. Dans chacun de ces exemples, la valeur ajoutée que confère la présence simultanée de plusieurs objets, de plusieurs cultures et disciplines, de plusieurs questions ou démarches, contribue à approfondir le regard porté sur les racines, sur le cœur des Humanités. Cela a tout à voir avec ce que c'est qu'être humain et avec la façon dont nous interagissons à travers les mots et les idées, les images fixes et mobiles, les gestes et les sons.

On pourrait stimuler les travaux réalisés dans le cadre des Humanités communes en mettant au programme des ouvrages et des questions qui intéresseraient les étudiants de 1<sup>er</sup> cycle universitaire ; on ferait appel à des personnes qui enseigneraient en dehors de leur spécialité ou sous-spécialité au sens strict, pour se colleter à des matériaux propres à leur domaine et à d'autres domaines ; et enfin, on créerait un enseignement en équipe. Lorsque les chercheurs des différentes disciplines se trouveront confrontés à une palette d'ouvrages, à des problèmes, à un moment historique, à une personne ou à un événement donné, lorsqu'ils devront se frotter aux matériaux d'une manière particulière, chacun en fonction de sa discipline d'origine, et surtout lorsque, pour pouvoir enseigner, ils se verront obligés de définir ce qui les rapproche et de donner une cohérence à leurs perspectives individuelles, alors il y a de bonnes chances pour qu'on obtienne des résultats satisfaisants. Les disciplines se situent souvent à des stades d'évolution différents et elles ne peuvent progresser qu'en empruntant les unes aux autres. L'enseignement en équipes, sur le modèle du travail dans les sciences, est l'occasion pour l'université d'inciter aux échanges entre départements, qui féconderont les travaux universitaires et s'intégreront naturellement à la réflexion intellectuelle. Une autre conséquence sera d'encourager les spécialistes à viser un public plus large et à s'adresser, au moins partiellement, à un lectorat plus étendu. L'espace des Humanités communes renferme la promesse d'une association plus

étroite entre l'université et la cité.

Le mot « commun » résulte de l'adjonction du préfixe latin « com », qui signifie « ensemble », à « munis », qui signifie « lié » ou « ayant une obligation », ce qui donne « qui se doivent mutuellement quelque chose ». L'expression « humanité commune » renvoie à une vision des études humanistes fondée sur la formidable capacité des sujets traditionnels à tisser des liens entre des disciplines dispersées, ainsi qu'à réaliser l'union entre diverses cultures à l'échelle mondiale.

Par exemple, si l'on étudiait les domaines qui se trouvent actuellement compartimentés à cause des études portant sur les cultures et civilisations coloniales ou post-coloniales, sur les civilisations indigènes, ou encore sur les civilisations du Proche-Orient, de l'Amérique latine ou de l'Asie, ou qui sont isolés à cause du système référentiel du canon établi par l'Occident, si l'on considérait ces domaines en fonction de ce qui les rassemble plutôt que de ce qui les sépare, on pourrait imaginer des Humanités regroupées autour d'une série de questions et de formes communes, pas forcément présentes de tout temps en tout lieu, mais dont la permanence ou la récurrence suffiraient à former un noyau à décortiquer. Quasiment toutes les cultures possèdent des formes musicales qui comprennent des interprétations instrumentales individuelles ou collectives, des élégies, des chants et des danses ; elles incluent aussi des objets visuels comme la représentation en deux dimensions, la sculpture et l'architecture ; elles ont une littérature qui renferme un certain type de lyrique, épique, romanesque et théâtrale. Ce que nous tenons pour spéculation philosophique est un peu problématique dans la mesure où cela peut dépendre d'une vaste et puissante organisation étatique, mais la place de la philosophie et les questions qui en découlent pourraient être évoquées ailleurs, dans le contexte de la religion, auquel cas l'intersection des deux, philosophie et religion, deviendrait la question sur laquelle se pencher. Il n'est pas de culture qui ne dispose de moyen de raconter son passé, à l'oral ou à l'écrit, que ce soit à travers des légendes ou des chroniques, de l'histoire universelle ou des récits locaux, des chartes officielles ou des notes dans un journal intime.

On ne peut dissocier la notion d'humanité commune de ce que signifie être humain. Un pôle d'Humanités communes ouvre des horizons sur notre propre monde et sur ceux qui en sont éloignés. Les livres, les objets et représentations visuels, la musique et les nouvelles formes d'expression issues des technologies nouvelles, engendrent tous une distanciation, une distance par rapport à soi, qui peut

légitimer une action éthique. Toujours est-il que les Humanités communes fournissent le terrain et les conditions qui permettent de comprendre et de mesurer nos intentions, nos centres d'intérêt, nos passions et nos engagements. Jamais n'en a-t-on eu autant besoin qu'aujourd'hui, alors qu'a été discréditée la confiance en la rationalité qui a dominé les sciences sociales, suivant en cela le modèle économique. L'irrationalité des marchés, alimentée par l'avidité que dénoncent la littérature et la morale depuis les Grecs anciens, n'est pas parvenue à s'adapter aux choix immoraux de ceux qui, s'ils avaient lu Homère, Dante, Dickens, ou Balzac, ou si Locke, Rousseau, Hobbes, John Stuart Mill leur étaient familiers, ou encore s'ils connaissaient Gibbon, Marx ou de Tocqueville, auraient pu, tout simplement, se rendre compte des conséquences de leurs actes, ou du moins de leurs chances d'y réussir. Bien sûr, il n'est pas certain que les plus cupides auraient pris le temps de lire de grandes œuvres littéraires, philosophiques ou historiques, mais c'est une autre affaire. Car ils auraient pu apprendre des philosophes les devoirs que nous avons envers les autres ou la nécessité qu'il y a de réguler de l'extérieur l'appétit humain. Parmi la kyrielle d'illusions et de bonheurs perdus qui émaillent la fiction, ils auraient pu découvrir les outils qui nous permettent d'apprécier aussi bien nos propres motivations et notre personnalité que celles des autres. Chez les historiens ils auraient pu remarquer combien les chances de contrer certains cycles et accidents de l'histoire sont minimes.

Depuis l'an 1000, date à laquelle les théologiens imaginaient la fin du monde, on estime que l'étude de l'histoire, qui est dans une certaine mesure l'une des composantes primordiales des Humanités, a une valeur intrinsèque. « Le souvenir du passé est la promesse du futur », déclara Abbot Suger, le bâtisseur de la première cathédrale gothique à l'aube de la Renaissance du XII<sup>e</sup> siècle. D'ailleurs on perçoit l'écho de ces paroles dans le vieux proverbe selon lequel ceux qui ne prennent pas l'histoire au sérieux sont condamnés à la répéter.

Les Humanités communes s'inscrivent dans une éthique de solidarité, un sentiment que nous sommes tous réunis par la même condition, et qui se retrouve dans la poésie de presque toutes les traditions ; mais nul n'a rendu ceci mieux que Wordsworth dans son émouvant poème, « The Old Cumberland Beggar » (« Le vieux mendiant du Cumberland »). Ce vieux mendiant, flétri, silencieux, assis sur le bord de la route en train de manger les quelques miettes données par les dames du village, ne laissant aucune trace sur la route qu'il traverse, ce mendiant rappelle que la bonté habite même « la plus humble des

créatures », que « nous avons tous un cœur humain », et que nous partageons la même humanité face à la nature et à la fragilité de la vie. Wordsworth prône une morale de la tolérance : « Dans l'œil de la Nature il a vécu, dans l'œil de la Nature laissez-le mourir ». Cependant il va plus loin et entrevoit dans le vieux mendiant du Cumberland le fil qui relie la communauté humaine :

But deem not this Man useless.--Statesmen! ye

Who are so restless in your wisdom, ye

Who have a broom still ready in your hands

To rid the world of nuisances; ye proud,

Heart-swoln, while in your pride ye contemplate

Your talents, power, or wisdom, deem him not

A burthen of the earth! 'Tis Nature's law

That none, the meanest of created things,

Or forms created the most vile and brute,

The dullest or most noxious, should exist

Divorced from good--a spirit and pulse of good,

A life and soul, to every mode of being

Inseparably linked. (v. 67)

Mais ne jugez pas cet homme inutile. O vous, les grands. Vous

Qui êtes si avides d'une sagesse active, vous,

Un balai à la main, prêts

A débarrasser le monde d'un tel fléau; vous, qui êtes si fiers,

Cœur gonflé, en train de méditer sur

Vos aptitudes, votre pouvoir, votre suffisance. Ne le jugez pas

Comme un fardeau que porte la terre. C'est une loi de la nature

Que nul, même le plus petit des créatures,  
Ou des formes de vie les plus vilaines et bêtes,  
Des puls inadaptés ou nuisibles, nul ne peut subsister  
Séparé du bien--l'esprit et la pulsion du bien,  
Une vie et une âme, indissociables  
De tous les modes d'être dans le monde.

Le vieux mendiant du Cumberland évoqué par Wordsworth est une métaphore fondamentale, ce que le poète Anglo-Américain T. S. Eliot appelle un "objective correlative," non seulement de la condition humaine, mais aussi des grandes œuvres de la tradition humaine. Comme le mendiant, les œuvres qui ont une longue vie, ceux qui transcendent un lieu et une époque et qui continuent à émouvoir auditeurs, spectateurs et lecteurs à travers les âges, ces œuvres représentent les forces centripètes autour desquelles gravite une communauté humaine et à travers lesquelles celle-ci reconnaît ce qui est le plus manifestement humain.

Nous lisons toujours Homère, *Les Analectes* de Confucius, le *Panchatantra*, *L'Enéide*, *Le Collier de la Colombe*, le *Heike Monogatari*, *La Comédie Divine*, *Le Rêve dans le Pavillon rouge*, *Faust*, *Pride and Prejudice* (*Orgueil et Préjugés*), le *Prélude*, *Moby Dick*, *Leaves of Grass* (*Feuilles d'herbe*), *Guerre et Paix*, *To the Lighthouse* (*La Promenade au Phare*), non seulement pour les informations que contiennent ces ouvrages, sur la Grèce antique ou sur la Chine, sur l'Italie médiévale, sur la civilisation indienne ou arabe, sur la société japonaise ou celle de la Russie victorienne, sur l'Angleterre ou l'Amérique. Nous les lisons pour ce qu'ils continuent à nous dire sur les questions toujours actuelles que sont la guerre et la paix, l'amour et le mariage, la colère et le pardon, l'errance et le retour, la loyauté et la trahison, la nature et la culture, le bien et le mal, les limites et les effets d'un orgueil et d'une ambition démesurés, et même les charmes et les contraintes de la création littéraire. Ces œuvres ne représentent qu'une infime partie de la liste de classiques qui forment un « canon » élargi aux Humanités communes, autour duquel s'articule la culture même et qui a été constitué au cours de l'histoire par des lecteurs qui ne se rencontrent que dans l'espace partagé du texte écrit.

Certains ouvrages exceptionnels, bien sûr, ont modifié le monde \_ l'Ancien et le Nouveau Testament, la

logique et l'éthique d'Aristote, *La Cité de Dieu* de St Augustin, le Coran, la *Somme de Théologie* (*Summa Theologica*) de St Thomas d'Aquin, les *95 Thèses* de Luther, le *Discours de la Méthode* de Descartes, l'*Encyclopédie* de Diderot, les *Souffrances du jeune Werther* de Goethe, *La Case de l'Oncle Tom* (*Uncle Tom's Cabin*) de Harriet Beecher Stowe. D'autres ont réussi à saisir et à faire éclore un langage, à définir une culture et une époque : les *Dialogues* de Platon, les poèmes lyriques des troubadours, *La Comédie Divine* de Dante, les *Essais* de Montaigne, les *Sonnets* et les pièces de Shakespeare, *Don Quichotte* de Cervantès, *Paradis perdu* de Milton, *Le Capital* de Karl Marx, *Ulysse* (*Ulysses*) de James Joyce. Mais toutes les grandes œuvres pérennes présentent une vision singulière de la condition humaine \_ de nos passions et de nos vices, de l'objet de nos désirs et des stratégies pour les assouvir, de nos illusions et de nos authentiques intuitions, de nos émotions les plus abjectes comme de nos plus nobles idéaux. Parce qu'elles reflètent les lois élémentaires de l'expérience et du comportement humain, ces œuvres sont le terroir d'où surgissent les connaissances pratiques nous permettant de comprendre et d'affronter le monde. Je ne donnerai qu'un seul exemple, mais la portée de celui-ci est telle que l'appréhender pleinement revient à apprendre tout de la façon dont nous nous comportons dans les relations amoureuses, dans les rapports sociaux, dans le monde professionnel et la sphère publique.

Le grand roman de Marcel Proust, *A la Recherche du Temps perdu*, est l'histoire d'un homme qui est soumis aux tentations du monde \_ à savoir l'amour, l'argent, la vie sociale et les honneurs \_ avant de se retirer pour faire le récit de son trajet et de son salut grâce à l'art. Les écrivains du début du XXe siècle sont encore séduits par ce récit de conversion dans la tradition des *Confessions* de St Augustin rédigées au Ve siècle. L'une des leçons à tirer de ce cheminement est que le rapport est atténué entre ce que nous aimons ou désirons et les qualités intrinsèques de l'objet lui-même, que tout dépend de ce que nous percevons être l'amour ou le désir de l'Autre : plus l'Autre semble désirer quelque chose ou quelqu'un, plus cette chose ou cette personne devient désirable--phénomène connu depuis René Girard sous le nom de « désir mimétique ». Tout triangle amoureux fonctionne sur le principe du « désir mimétique » ; il en est de même pour tout groupe social, qui génère des sentiments d'appartenance et d'exclusion et éveille aspirations ou répulsions. Les ventes aux enchères et les marchés financiers ont également pour ressort le désir mimétique, puisque les valeurs grimpent ou chutent selon les sommes

qu'on imagine que les acheteurs potentiels sont prêts à déboursier à un moment futur pour des actions, des biens ou toute autre chose. Le désir mimétique est à la base du marketing, de l'industrie publicitaire qui est née dans les années où écrivait Proust. L'écrivain n'était pas sans ignorer que rares sont les personnes qui échappent à ce postulat psychologique, qui indique ce que nous savons tous : dès que nous commençons à vouloir quelque chose trop ardemment, nos perceptions se brouillent, nous suspendons notre jugement. Toutefois, à partir du moment où l'on comprend le mécanisme du désir humain, si on le reconnaît et surtout si on emploie la raison pour ne pas se laisser griser, cela traduit un début d'indépendance dans un monde truffé de pièges indignes et d'investissements imprudents.

Proust, qui, à cause de son asthme, passa dix-huit ans au lit dans une chambre tapissée de liège, qui dormait le jour et écrivait la nuit, est le plus esthète des écrivains. Ceci étant, l'enseignement qu'il faut tirer de *A la Recherche du Temps perdu*, en partie inspiré par ce diable d'énergie qu'était Frédéric Nietzsche, est l'un des principes les plus importants et les plus efficaces qui soient pour apprendre à être au monde. Il opère quels que soient le sexe ou l'orientation sexuelle, l'affiliation religieuse, la situation économique ou l'origine ethnique. La leçon proustienne, à l'instar de nombre de celles qui se dégagent des grandes œuvres littéraires, historiques ou philosophiques, des arts visuels et même de la musique (bien que le langage destiné à comprendre les enseignements transmis par la musique ne soit pas encore développé), cette leçon peut s'appliquer, universellement et directement, à la tâche la plus humble ou à la recherche d'une voie conduisant vers ce que les gens du Moyen Age nommaient le « *summum bonum* », le « bien suprême ».

Les humanistes sont spécialistes d'une activité dont dépendent les autres disciplines, dont nous-mêmes dépendons quotidiennement, consciemment ou non, pour tout ce que nous faisons, c'est-à-dire produire du sens et de la valeur. Bien que toutes les disciplines universitaires s'emploient à découvrir et à enseigner de nouvelles connaissances, ces dernières émergent souvent sous des formes non assimilées, inintelligibles, inutilisables ou inapplicables, par rapport aux objectifs recherchés, et elles doivent tôt ou tard être mises en forme pour pouvoir être communiquées. Il est possible que ceci ne soit pas valable dans certains secteurs de la médecine où l'expérience pragmatique de l'essai et de l'erreur peut déboucher sur des résultats positifs pour des raisons qui ne sont pas évidentes. Mais dans tous les autres domaines de recherche, le genre d'interprétation qui préside à ce que savent et ce que font les

humanistes est un élément essentiel de la transcription dans une forme précise, concrète et cohérente, de ce que nous découvrons sur les personnes, les choses ou l'univers que nous étudions et que nous habitons.

Cette affirmation peut paraître audacieuse, mais il est un fait que, si en science on observe et on compile des données brutes qui permettent d'anticiper la façon dont se comporteront le corps ou l'univers, la signification et l'utilité de ces informations ne peuvent se passer de la compréhension verbale et de l'enchaînement logique, qui sont le fondement de l'interprétation humaniste. Le neurologue peut repérer les points du cerveau où les synapses émettent des décharges électriques quand un sujet prononce un mot précis, regarde une peinture ou écoute un morceau de musique, mais l'événement physiologique est muet. Pour lui donner un sens, l'expérimentateur ne peut faire l'économie de l'interprétation, qui passe par les compétences du linguiste, de l'historien de l'art, ou du théoricien de la musique. Il en est de même pour le côté « dur » des Humanités : le cliométricien peut compiler les chiffres indiquant le nombre de calories absorbées, le taux d'alphabétisation, le nombre de livres publiés, le niveau de strontium dans la denture des populations migrantes, les quantités de pièces de monnaie enfouies dans le sol, la spectrométrie de textiles anciens, l'analyse de fragments de pierre par activation de neutrons ; le chercheur en sciences sociales peut faire des tableaux d'analyse des scrutins selon la race ou le sexe sur de longues durées, il peut créer des expériences politiques et postuler des modes de décision rationnels, il peut analyser les marchés à l'aide d'algorithmes et de modèles informatiques. Il n'en reste pas moins que tous deux, le scientifique comme le chercheur en sciences sociales--à ne pas mentionner le juriste--s'appuient sur l'art éminemment humaniste qu'est l'interprétation, afin de donner du sens aux données les plus fiables.

L'interprétation est une activité qui relie entre elles les différentes disciplines qui composent les Humanités et qui sert de ferment aux sciences et aux sciences sociales de sorte que jaillisse le sens de leurs sujets d'études respectifs. Le type d'interprétation auquel sont formés les étudiants en sciences humaines \_ qui vise à cerner une question signifiante, à établir des distinctions cruciales au niveau de l'expression, à tirer des conclusions importantes et à les évaluer sur le plan humain, à communiquer les procédures et les résultats de la recherche \_ ceci est la condition préalable à la fabrication de sens, quel que soit le domaine, et ce sens est un moteur pour l'action, il lui imprime une

forme. Voilà pourquoi il est temps d'envisager les Humanités non comme un complément indispensable à des études qui rapporteraient plus, et plus directement, non comme un plaisir volé, mais comme une discipline appliquée et pratique, un moyen d'acquérir les outils essentiels à la compréhension du monde dans lequel nous vivons et nous évoluons.